



# Les Mille et Une Nuits

## III. Nuits 719 à 1001

TEXTE TRADUIT ET PRÉSENTÉ  
PAR JAMEL EDDINE BENCHEIKH  
ET ANDRÉ MIQUEL,  
ET ANNOTÉ PAR ANDRÉ MIQUEL

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



*Les Mille  
et Une Nuits*

III. Nuits 719 à 1001

TEXTE TRADUIT ET PRÉSENTÉ  
PAR JAMEL EDDINE BENCHEIKH  
ET ANDRÉ MIQUEL,  
ET ANNOTÉ PAR ANDRÉ MIQUEL

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 2006.







## CONTE DU PRINCE ARDASHÎR ET DE HAYÂT AN-NUFÛS

*Nuits 719 à 738*

Voici encore une histoire, Sire, ô roi bienheureux. Sur la ville de Shîrâz régnait un souverain très puissant, nommé as-Sayf al-A'zam<sup>1</sup> Shâh. Parvenu à un grand âge, et toujours sans héritier, il convoqua savants et médecins pour leur dire : « Me voici vieux. Vous connaissez mon état, celui du royaume et comment il est tenu. Je crains, après ma mort, pour mon peuple, et jusqu'à présent, je n'ai pas de fils. — Nous allons, répondirent ces maîtres, te préparer une composition à base de simples, qui produira son effet, si le Très-Haut y consent. »

Quand le roi eut le remède à sa disposition, il s'unit à son épouse, laquelle se retrouva grosse par la permission du Très-Haut, qui dit : *Sois ! et la chose est*<sup>2</sup>. Quand ses mois furent accomplis, elle accoucha d'un garçon beau comme pleine lune, que l'on nomma Ardashîr. Il poussa, grandit, apprit les sciences et les belles-lettres. Ainsi arriva-t-il à l'âge de quinze ans.

Il y avait alors en Irak un roi, 'Abd al-Qâdir. Sa fille, Hayât an-Nufûs<sup>3</sup>, pareille à la lune quand elle monte dans le ciel, détestait les hommes, et personne ne s'enhardissait à évoquer l'un d'entre eux en sa présence. Tel ou tel Chosroès avait demandé sa main, mais elle avait toujours dit à son père qu'elle n'accepterait jamais et que, si on l'y forçait, elle se tuerait. Le prince Ardashîr, l'ayant appris, fit part à son père de son désir de l'épouser, et le roi, sensible à son état, attendri, lui promettait chaque jour de la marier à Hayât an-Nufûs.

Il se décida enfin à envoyer son vizir auprès du roi 'Abd



al-Qâdir, qui refusa le mariage. Quand le vizir revint rendre compte à son roi de la tournure des événements et de l'échec de ses espérances, il en conçut un tel dépit et une si violente colère qu'il s'écria : « Un homme tel que moi peut-il s'adresser à un roi sans voir sa requête agréée ? » Il fit alors proclamer que l'armée s'occupât à préparer les tentes et tous autres équipements, sans souci de la dépense et en empruntant s'il le fallait. « Je ne reviendrai pas, dit-il, sans avoir dévasté les pays du roi 'Abd al-Qâdir, tué ses hommes, effacé de lui toute trace et volé tous ses biens ! » Quand Ardashîr l'apprit, il se leva d'un bond et courut chez le roi son père, baisa le sol devant lui et lui dit : « Ô très grand roi, ne t'embarrasse pas de cette affaire. »

Mais l'aube venait reprendre Shahrâzâd, parler n'était plus permis : elle se tut.

Lorsque ce fut la sept cent vingtième nuit, elle dit :

On raconte encore, Sire, ô roi bienheureux, qu'Ardashîr dit à son père : « Ô très grand roi, ne t'embarrasse pas d'une affaire où tu vas devoir engager les meilleurs de tes hommes et toute une armée, sans parler de force dépenses. C'est vrai : tu es plus puissant que ton adversaire, mais quand tu auras lancé tes troupes contre lui, dévasté ses pays et ses villes, tué ses hommes et tous ses braves, volé ses biens, quand tu l'auras tué lui-même et que sa fille apprendra le sort de son père et des autres, alors, réalisant qu'elle seule est à l'origine de ce malheur, elle se donnera la mort, et cette mort causera aussi la mienne : non, je ne lui survivrai pas.

— Et que comptes-tu donc faire, mon enfant ? demanda le roi.

— Me charger de cette affaire moi-même, m'habiller en marchand, trouver un moyen d'accéder à la princesse et voir comment obtenir d'elle ce que je veux.

— C'est donc là le parti que tu choisis ?

— Oui, père. »

Le roi alors appela son vizir et lui dit : « Pars avec mon fils, ce cœur de mon cœur, aide-le dans son projet, protège-le, guide-le de tes conseils éclairés : c'est ma propre place que tu tiendras auprès de lui. — Je suis tout dévoué à tes ordres », répondit le vizir.

Le roi fit remettre à son fils trois cent mille dinars d'or, des bijoux, des pierres précieuses, des pièces d'orfèvrerie et autres trésors. Le jeune homme s'en fut ensuite chez sa

mère, lui baisa les mains et demanda sa bénédiction. Quand elle l'eut donnée, elle ouvrit ses trésors, d'où elle prit colliers, bijoux, vêtements et autres choses inestimables, de celles-là qui composaient jadis la fortune des rois, incalculable en termes d'argent. Le prince emmena avec lui des esclaves noirs et blancs, des bêtes de somme et tout ce qu'il lui fallait pour le voyage ou d'autres nécessités. Ayant revêtu des habits de marchand, en même temps que le vizir et tous ceux qui les accompagnaient, il dit adieu à ses père et mère, à sa famille et à ses proches, puis partit, traversant déserts et solitudes, enchaînant les jours aux nuits, et quand la route lui devint trop pesante, il récita ces vers :

*Ma passion, mon désir et mon mal vont croissant,  
 et personne ne m'aide contre un sort trop cruel.  
 Je guette les lueurs des Poissons, des Pléiades,  
 je reste là, en dévotion devant l'amour.  
 J'attends l'étoile du matin, et quand elle apparaît,  
 je deviens fou : amour, passion reprennent de plus belle.  
 De ton amour, sois sûre, jamais je ne dévie,  
 je souffre trop, jamais sommeil ne prend mes yeux.  
 Plus ardu est l'espoir, et plus s'accroît mon mal,  
 car mon désir de toi est sans patience et sans recours.  
 Et cependant je tiens, j'attends que Dieu nous réunisse,  
 au grand dépit des ennemis, des envieux.*

Le dernier vers laissa Ardashîr évanoui un moment. Le vizir l'aspergea d'eau de rose et, quand il eut repris ses sens, lui dit : « Prince, il faut être fort, car de la force naît la sérénité. Tu es en marche vers ton rêve. » À force de douces paroles et de consolations, l'émotion du prince s'apaisa et l'on reprit la route avec résolution. Mais elle finit par paraître de nouveau trop longue à Ardashîr, qui, pensant à sa bien-aimée, récita ces vers :

*Tu es si loin ! C'est trop de chagrin, d'inquiétude,  
 toute mon âme est flamme avec le feu du jour,  
 Et ma tête blanchit de tout ce que j'endure,  
 de cet amour qui fait couler mes pleurs à flots !  
 Je le jure, ô mon rêve, ô toi qui es tout mon espoir,  
 par notre Créateur qui donne vie au rameau, à la feuille :  
 Tu m'imposes, ô mon rêve, un amour  
 que n'auraient pu porter tous les amants du monde !*

*Interrogez la nuit, et elle vous dira  
si elle a jamais vu se fermer ma paupière.*

En achevant ces vers, le jeune homme pleura à chaudes larmes et se plaignit des souffrances que lui infligeait un trop violent amour. Le vizir lui parla doucement, le consola, lui promit qu'il verrait ses vœux réalisés. On reprit la route et, au bout de quelques jours, alors que le soleil venait de se lever, on fut en vue de la ville Blanche. « Réjouis-toi, prince, dit le vizir, tout va bien : regarde cette ville blanche, ton but. » Ardashîr alors, pris d'une immense joie, chanta ces vers :

*Mon cœur, amis, est fou d'amour,  
cette ardeur me tient, la passion ne lâche pas prise.  
Je gémiss comme un qui vient de perdre son enfant et qui veille, éploré ;  
au cœur de la nuit, personne pour prendre l'amant en pitié.  
Lorsque le vent s'en vient souffler de ton pays,  
c'est autant de fraîcheur qui me pénètre l'âme.  
Mes larmes coulent, comme écloses d'un lourd nuage,  
et dans ce flux, dans cette mer, mon cœur se noie.*

Parvenus à la ville Blanche, Ardashîr et le vizir y entrèrent et s'enquirent du caravansérail des marchands et autres possesseurs de biens. Une fois renseignés, ils s'y installèrent, se réservèrent trois magasins où, après en avoir reçu les clés, ils entreposèrent leurs marchandises et leurs affaires, et ils prirent ensuite un moment de repos. Le vizir, un peu plus tard, se mit à réfléchir aux moyens d'aider le prince.

Mais l'aube venait reprendre Shahrâzâd, parler n'était plus permis : elle se tut.

Lorsque ce fut la sept cent vingt et unième nuit, elle dit :

On raconte encore, Sire, ô roi bienheureux, qu'une fois les marchandises entreposées dans les magasins et les esclaves logés, le vizir, réfléchissant aux moyens d'aider Ardashîr, lui dit : « Il m'est venu une idée qui pourrait, si le Très-Haut y consent, tourner à ton avantage. — Vizir, homme de bon conseil, répondit le prince, faisons comme tu le penses, et que Dieu t'inspire comme il faut ! — Je vais te louer une boutique, au marché des vendeurs d'étoffes, et tu t'y installeras : grands et petit peuple, tout le monde a affaire à ce marché-là. Je pense que, lorsque tu seras là et que les gens te verront, leurs yeux feront pencher leur cœur en ta faveur. Tu devrais

pouvoir arriver à tes fins, car tu as fort belle allure : tu charmeras tous les regards, tu captiveras tous les esprits. — Agis donc comme tu l'as décidé, et fais à ta guise », répondit Ardashîr.

Le vizir passa aussitôt ses plus beaux vêtements — le prince fit de même —, puis mit en sa poche une bourse contenant mille dinars. Tous deux s'en furent marcher dans la ville, sous les regards des gens qui restaient stupéfaits de la beauté du prince et disaient : « Louange à Celui qui a pu créer ce garçon d'un humble liquide<sup>4</sup> ! Béni soit le meilleur des Créateurs ! » Et les propos allaient bon train : *Celui-là n'est pas un humain : ce ne peut être qu'un ange sublime*<sup>5</sup> ou : « Ridwân, gardien du paradis, aurait-il oublié de veiller sur la porte, laissant ce jeune homme en sortir ? » Et de suivre Ardashîr et le vizir jusqu'au marché des étoffes, où ceux-ci virent venir à eux un vieil homme d'aspect vénérable et digne, qui les salua, reçut leur salut et leur dit qu'il serait très honoré de satisfaire à leurs désirs. Le vizir lui ayant demandé qui il était, il se présenta comme le prévôt du marché.

« Apprends donc, vénérable, dit le vizir, que ce jeune homme-là est mon fils : je souhaiterais lui trouver, dans ce marché, une boutique où il s'installerait pour apprendre à vendre et à acheter, céder ou recevoir, et se former ainsi aux us et pratiques du commerce. » Le prévôt, tout à leur service, leur remit aussitôt la clé d'une boutique, qu'il fit balayer et nettoyer par les soins des courtiers. On y apporta, sur les instructions du vizir, une estrade avec un épais matelas bourré à la plume d'autruche, ourlé de broderies d'or rouge et sur lequel était placé un petit tapis de prière, ainsi qu'un coussin. Après quoi, la boutique fut garnie, autant qu'elle pouvait en contenir, de ces étoffes et autres objets que le vizir et le prince avaient emportés avec eux. Le lendemain, Ardashîr vint ouvrir la boutique, s'assit sur l'estrade, deux esclaves blancs magnifiquement vêtus à ses pieds, et plus bas encore, dans la boutique même, deux autres, noirs, des Abyssins parmi les plus beaux que l'on eût jamais vus.

Le vizir, soucieux de travailler à la réalisation du désir du prince, lui avait recommandé de bien garder le secret sur tout. Quand tout fut en place, il revint du caravansérail, après avoir prié Ardashîr de le tenir informé, jour après jour, de ce qui se passerait dans la boutique.

Le jeune homme, installé dans les lieux, y rayonnait comme une lune en sa perfection. Tout le monde entendit bientôt

parler de lui, de sa beauté, on vint là sans autre besoin que de le voir, on accourut au marché pour le regarder, contempler la beauté et la grâce d'une personne aussi bien faite, on loua le Très-Haut qui l'avait ainsi créée et harmonieusement composée, et la foule devint si dense que l'on avait peine à passer par là. Ardashîr, lui, se tournait de droite et de gauche, se demandant ce que tous ces gens lui voulaient, à le regarder ainsi, ébahis, mais il caressait l'espoir de lier connaissance avec quelqu'un qui eût ses entrées à la cour et pût ainsi lui donner des nouvelles de la fille du roi. Sa recherche restait vaine et son cœur se serrait, malgré l'assurance que le vizir lui donnait chaque jour de voir son rêve se réaliser.

Les choses durèrent ainsi un certain temps, et voilà qu'un beau jour, alors qu'il était assis dans sa boutique, arriva une vieille femme, de maintien grave, réservé et fort digne, portant les pauvres habits des personnes pieuses et suivie de deux servantes belles comme pleines lunes. Elle s'arrêta devant la boutique, examina un instant le jeune homme et dit : « Louange à Celui qui a créé ce visage et l'a doté de toutes perfections ! » Après quoi, elle salua Ardashîr, qui lui rendit son salut et la fit s'asseoir à côté de lui. « De quel pays nous viens-tu, demanda-t-elle, avec cette beauté ? — Des pays de l'Inde, bonne mère, répondit Ardashîr. Je suis venu en cette ville pour me récréer un peu. — Honneur à l'arrivant ! Mais dis-moi : parmi ces étoffes, marchandises et autres choses que je vois là, en as-tu une à me présenter qui soit de toute beauté, royale pour tout dire ? »

Ardashîr lui répondit que, si elle souhaitait quelque chose de beau, il avait de tout, assorti à la condition de chacun. « Mon garçon, dit la femme, je désire une belle pièce, très chère, la plus chère de tout ce que tu as ici. — Il faut d'abord que tu me dises à qui est destinée la marchandise : comme cela, je pourrai te présenter ce qui s'accordera le mieux au rang de la personne. — C'est juste. Je voudrais donc quelque chose pour ma maîtresse, Hayât an-Nufûs, la fille du roi 'Abd al-Qâdir, souverain maître et roi de ce pays. » À ces mots, le prince fut pris d'une joie qui fit s'envoler sa raison et battre son cœur. Il tendit la main derrière lui, mais ce geste n'était pas fait pour appeler ses esclaves et leur donner un ordre, c'était pour prendre une bourse contenant cent dinars, qu'il donna à la vieille femme en lui disant : « Accepte cette bourse, pour laver tes vêtements. » Puis il tendit encore la main, vers un paquet enveloppé de toile, d'où il tira une robe

qui valait pour le moins dix mille dinars : « Cela, dit-il, fait partie de tout ce que j'ai apporté avec moi en votre pays. »

La vieille femme, abasourdie, s'écria : « Mais combien vaut cette robe, ô jeune homme hors du commun ? — Il n'est pas question de prix », répondit Ardashîr. Elle le loua de cette bonne intention, mais répéta sa question, et lui : « Par Dieu, je ne veux pas être payé : c'est un cadeau qui sera tien, si la princesse n'en veut pas. Loué soit Dieu qui nous a fait nous rencontrer ! S'il arrive qu'un jour j'aie un désir à satisfaire, je sais que tu seras là pour m'aider. »

Tant de générosité, tant d'élégance dans le geste et le propos laissèrent la vieille femme abasourdie : « Quel est ton nom, seigneur ? demanda-t-elle. — Ardashîr. — C'est étrange : voilà un nom porté par les fils de rois, et tu es habillé comme un marchand. — C'est mon père, dans son amour pour moi, qui m'a appelé ainsi, mais le nom ne signifie rien. » La vieille femme, toujours étonnée, pria Ardashîr d'accepter le prix de sa marchandise, mais il refusa de nouveau. Elle dit alors : « Mon très cher, rien ne vaut la sincérité, sache-le bien. Cette générosité que tu me joues là doit bien avoir une raison. Dis-moi ce qu'il en est, ce que tu caches : si tu as quelque désir, je pourrai peut-être t'aider à le réaliser. »

Ardashîr mit alors sa main dans celle de la vieille femme et, après lui avoir fait promettre le secret, lui raconta tout, son amour pour la princesse, qui l'avait amené là. Elle secoua la tête et lui dit : « Je comprends, mon enfant, mais les sages nous assurent, par un adage bien connu, que si l'on veut être exaucé, on ne doit pas demander l'impossible. Tu te fais appeler marchand, mon enfant, mais si tu avais les clés de tous les trésors de la terre, on te dirait encore marchand, et rien de plus. Si tu aspirés à t'élever, à te voir conférer un rang plus haut que le tien, alors, épouse la fille d'un cadi ou d'un émir. Pourquoi donc, mon garçon, désires-tu la fille du roi de ce temps, une vierge qui, dans son innocence, ne connaît rien des choses de ce monde, qui n'a rien vu, jamais rien vu, que ce palais où elle vit ? Elle est jeune, mais elle a l'esprit vif, intelligent et délié, un grand bon sens, une conduite honnête, un jugement pénétrant. Son père n'a pas eu d'autre enfant, elle lui est plus chère que sa propre vie, et il va la saluer chaque matin. Les gens du château ont si peur d'elle que tu ne pourrais imaginer personne pour aller lui tenir des propos comme ceux auxquels tu penses, et moi-même, je ne m'y aventurerais pas. Mon cœur et tout mon être t'aiment

bien, mon enfant : je voudrais tant te voir auprès d'elle ! Je vais au moins te conseiller un parti qui pourrait, avec l'aide de Dieu, guérir ton cœur et pour lequel, à tes côtés, j'engagerais ma vie et mon argent, afin que ton désir se réalise.

— De quoi s'agirait-il, bonne mère ?

— Demande-moi la fille d'un cadî ou d'un émir, et je te dirai oui. Personne ne peut s'élever de la terre au ciel d'un seul bond. »

Ardashîr eut alors ces mots pleins de finesse et de bon sens : « Tu es, bonne mère, femme raisonnable, bien au fait des réalités : dis-moi, est-ce qu'un homme s'attache le bras lorsque sa tête lui fait mal ? — Par Dieu, non, mon garçon. — Eh bien, mon cœur est comme ça : il ne désire personne d'autre qu'elle, et c'est elle et elle seule qui me tuera. Par Dieu, je vais périr si personne ne me conseille ni ne m'aide ! Par Dieu, bonne mère, aie pitié de moi, de moi l'étranger, de mes larmes ! »

Mais l'aube venait reprendre Shahrâzâd, parler n'était plus permis : elle se tut.

Lorsque ce fut la sept cent vingt-deuxième nuit, elle dit :

On raconte encore, Sire, ô roi bienheureux, qu'en entendant Ardashîr la supplier, la vieille femme s'écria : « Dieu sait, mon enfant, que tu me brises le cœur avec ces mots, mais je ne vois pas ce que je pourrais faire. — J'aimerais, dit alors le jeune homme, que tu sois assez bonne pour porter un billet à la princesse et lui baiser les mains pour moi. » La vieille femme se laissa fléchir : « Écris donc ce que tu veux : je lui remettrai le billet. » Ardashîr, en l'entendant, crut qu'il allait s'envoler de joie. Il demanda une écritoire et une feuille de papier, où il écrivit ces vers :

*Ô Hayât an-Nufûs, accorde la faveur d'une rencontre  
à un amant qui n'en peut plus, trop loin de toi !  
Ma vie s'écoulait douce, heureuse, et maintenant  
je ne suis plus, grand Dieu ! qu'hébétude.  
Le sommeil me fuit tout au long de la nuit,  
je ne suis que tristesse aux causeries du soir.  
Prends pitié d'un amant affligé, torturé  
de désir, aux yeux blessés par trop de larmes,  
Et qui se retrouve, quand arrive enfin le matin,  
tout frissonnant et soulé d'amour.*

Après avoir écrit sa lettre, Ardashîr la plia, la baisa et la remit à la vieille femme. Puis il alla à un coffre et y prit une autre bourse de cent dinars qu'il la pria de partager entre les servantes. Mais elle refusa : « Par Dieu, mon garçon, ce n'est pas pour ce genre de chose que je me veux à tes côtés. » Le jeune homme la complimenta pour cette réaction, tout en insistant : « Il faut absolument que tu acceptes. » La vieille femme prit la bourse, baisa les mains du prince et s'en alla.

Revenue auprès de sa maîtresse, elle lui dit : « Je t'apporte quelque chose qui ne se trouve pas en notre ville. Cela vient d'un jeune marchand, plus beau que n'importe qui sur terre. — Et de quel pays est-il, nourrice ? — De l'Inde. Il m'a donné cette robe tissée d'or, rehaussée de perles et de pierres précieuses, bien digne des trésors royaux d'un Chosroès ou d'un César. »

Quand la robe fut déployée, son éclat illumina le château, si beau était ce travail et si nombreux les bijoux et pierres précieuses dont il s'ornait. Tout le monde admirait la robe, et la fille du roi, qui la contemplait, estimait que seul le produit annuel de l'impôt levé par son père pouvait donner une idée de sa valeur et de son prix. « Nourrice, dit-elle, cette robe vient-elle de ce jeune homme ou de quelqu'un d'autre ?

— De chez lui.

— Ce marchand est-il quelqu'un de notre ville ou un étranger ?

— Un étranger, maîtresse, installé depuis peu dans notre ville. Il a, par Dieu, des serviteurs et des esclaves, il est beau de visage, harmonieux de taille, de noble nature et de cœur généreux. Je ne connais personne de plus beau que lui, à part toi.

— C'est tout de même étrange, nourrice : comment pareille robe, qu'aucun argent ne peut payer, se trouve-t-elle aux mains d'un marchand ? À combien en évalue-t-il le prix ?

— Par Dieu, maîtresse, il ne m'a pas parlé de prix. Il m'a dit simplement que c'était son cadeau à la fille du roi, la seule pour qui cette robe était faite. Il a refusé l'argent que tu m'avais confié, et ajouté que, si tu ne voulais pas de la robe, je devais la garder pour moi.

— C'est là sans doute immense générosité et folle munificence, mais j'en crains les suites, qui pourraient être fâcheuses. Pourquoi, nourrice, ne pas lui avoir demandé s'il n'attendait vraiment rien de nous en échange ?

— Je l'ai fait, et il m'a répondu qu'en effet il avait un désir,



mais sans me dire lequel. Il s'est contenté de me remettre ce billet que je devais, a-t-il dit, donner à la princesse. »

La jeune fille le prit, l'ouvrit, le lut de bout en bout, et alors elle parut comme folle, son teint s'altéra, elle pâlit et cria à la vieille femme : « Malheur à toi, nourrice ! Comment qualifier ce chien qui ose adresser pareil langage à la fille du roi ? Qu'ai-je à faire avec ce chien pour qu'il m'écrive ? Par le Dieu Tout-Puissant, Seigneur de Zemzem et d'al-Hatîm<sup>6</sup>, si je ne craignais pas le Très-Haut, je lui ferais lier les mains dans le dos, déchirer les narines, couper le nez et les oreilles, infliger un traitement exemplaire et, après ça, le ferais crucifier à la porte du marché où il tient boutique ! »

À ces mots, la vieille femme blêmit, les veines de son cou frémissent, sa langue se figea. Puis elle raffermi son cœur et put dire : « Tout doux, maîtresse ! Il n'y a rien dans ce billet qui puisse te fâcher, rien qu'une simple requête que ce jeune homme t'adresse pour se plaindre de sa pauvreté ou d'une injustice, en espérant de toi générosité ou réparation d'un tort.

— Pas du tout, grand Dieu ! Ce sont des vers, nourrice, des propos déshonorants. Je ne vois pour ce chien que trois explications possibles : ou bien c'est un homme qui n'a plus son bon sens, un fou ; ou bien il cherche sa propre mort ; ou bien encore il pense se faire aider, dans son entreprise, par quelqu'un de puissant et de très haut placé. Car pour le reste, aurait-il par hasard entendu dire que je suis l'une des filles de joie de cette ville, qui passe une ou deux nuits avec qui la veut, pour m'envoyer ces vers indignes et chercher ainsi à faire chavirer ma raison ?

— C'est ma foi vrai, maîtresse, mais qu'as-tu à faire de ce chien, de cet imbécile qui ne sait plus où il en est, tandis que tu habites, toi, un château très haut et très fort, qui défie les oiseaux dans leur vol et le vent en sa course ? Tout de même, écris-lui pour le sermonner de toutes les façons, lui adresser les plus terribles menaces et lui laisser entrevoir la mort. Demande-lui un peu qui il prétend être pour t'écrire, lui, ce chien de marchand qui passe sa vie à courir plaines et déserts à la recherche d'un dinar ou même d'un dirham à gagner. Dis-lui, par Dieu, que s'il ne s'éveille pas de ses rêves, s'il ne sort pas de son ivresse pour revenir à la raison, tu le fais crucifier à la porte du marché où il tient boutique.

— Mais je crains, en lui écrivant, qu'il ne se reprenne à espérer.

— Allons donc ! Serait-il quelqu'un de si haut placé, de si illustre, pour oser attendre quoi que ce soit de nous ? Nous ne lui écrivons que pour l'arracher à son désir et renforcer sa crainte. »

La vieille femme manœuvra si bien que la princesse demanda une écritoire et du papier, pour écrire ces vers :

*Toi qui prétends aimer, souffrir, veiller,  
passer les nuits à remâcher ton mal d'amour,  
Insensé, voudrais-tu demander rendez-vous à la lune ?  
Qui jamais d'elle obtint de voir ses vœux comblés ?  
Écoute donc ces mots, comme un conseil sincère :  
« Restes-en là, tu es déjà entre le danger et la mort.  
Si tu t'entêtes à me solliciter ainsi,  
attends de moi le plus cruel des châtements.  
Sois donc sage, avisé, intelligent, sensé. »  
Te voilà prévenu : ces vers sont mon message.  
J'en jure par Celui qui créa toutes choses de rien,  
par Qui la face du ciel s'orna de l'éclat des étoiles,  
Si tu me tiens encor des propos de ce genre,  
oui, sur le tronc d'un arbre je te crucifierai !*

La princesse plia le billet et le remit à la vieille femme, qui s'en alla le porter à la boutique d'Ardashîr.

Mais l'aube venait reprendre Shahrâzâd, parler n'était plus permis : elle se tut.

Lorsque ce fut la sept cent vingt-troisième nuit, elle dit :

On raconte encore, Sire, ô roi bienheureux, que la vieille femme remit à Ardashîr, dans sa boutique, le billet de Hayât an-Nufûs, avec ces mots : « Lis la réponse, et sache bien qu'en lisant ta lettre, la princesse a été prise d'une violente colère. Mais je lui ai parlé, je l'ai cajolée, et elle a fini par consentir à te répondre. » Ardashîr prit la lettre, d'abord heureux, mais après avoir lu et réalisé le sens de ce message, il fondit en larmes.

Le cœur pris de pitié, la vieille alors s'écria : « Dieu devrait bien ôter les larmes de ces yeux et le chagrin de ce cœur ! Quoi de plus doux qu'une réponse puisque tu as choisi cette manière de faire ?

— Et que puis-je donc inventer, moi, de plus doux, quand elle me menace de me faire périr crucifié et qu'elle m'interdit de lui écrire ? Par Dieu, je le vois bien, mieux vaut mourir

que vivre. Mais je vais te prier encore une fois d'accepter ce billet et de le remettre à la princesse.

— Écris-lui donc et je te rapporterai la réponse. Par Dieu, je risquerai ma vie pour toi, pour le succès de tes vœux, oui, je suis prête à mourir pour que tu sois heureux. »

Ardashîr la remercia, lui baisa les mains et écrivit ces vers :

*Tu menaces de me tuer parce que je t'aime,  
 mais la mort, notre lot, me serait un repos.  
 Quoi de plus doux, lorsque toute une vie se passe  
 à aimer, et qu'on est éconduit, repoussé ?  
 Tout effort vers le bien mérite gratitude,  
 comme de visiter un amant abandonné de tous.  
 Décide, tu es libre : aussi bien suis-je, moi,  
 ton esclave et, comme tel, ton prisonnier.  
 Ô ce chemin ! Loin de toi je n'ai pas de patience,  
 et que faire d'un cœur asservi à l'amour ?  
 Ah ! pitié pour celui qui dépérit d'aimer :  
 qui aime un être noble a droit à l'indulgence.*

Ardashîr plia le billet et le remit à la vieille avec deux bourses de cent dinars chacune, qu'elle refusa de prendre. Mais il jura qu'il le fallait, et elle accepta, disant : « Je dois absolument te faire réussir contre tous tes ennemis ! » Elle s'en fut porter le message à Hayât an-Nufûs, qui s'écria : « Encore, nourrice ? Tu vas, tu viens et nous voilà engagées dans une correspondance qui nous vaudrait, si elle était connue, un beau scandale !

— Et comment ça, maîtresse ? Qui pourrait donc aller parler de ces lettres ? »

Hayât an-Nufûs prit le billet, le lut, comprit et dit en se frappant les mains : « Nous sommes perdues ! Nous ne savons même pas d'où vient cet homme !

— Maîtresse, répondit la vieille femme, tu dois lui écrire, mais sois brutale, dis-lui que s'il t'adresse une autre lettre, tu lui fais couper la tête.

— Je ne crois pas, nourrice, que nous en finirons de cette façon-là. Le mieux est de ne pas répondre, et si ce chien ne se rend pas à mes précédentes menaces, je lui fais trancher la tête.

— Écris-lui tout de même, pour qu'il soit bien conscient de la situation. »

La princesse demanda écritoire et papier, et écrivit ces vers :

*Toi qui prends si peu garde aux caprices du sort,  
qui, le désir au cœur, rêves d'être avec moi,  
Réfléchis, étourdi : peux-tu toucher au ciel,  
accompagner la lune en sa pleine splendeur ?  
J'allumerai pour toi un feu toujours plus vif,  
tu mourras dans l'éclat dévastateur des sabres.  
Évite, ami, ce sort, tiens-toi loin d'une épreuve  
qui te prépare, en son secret, des cheveux blancs.  
Suis mon conseil, crois-moi : renonce à cet amour,  
abandonne un projet par trop déraisonnable.*

Hayât an-Nufûs plia le billet et le remit à la vieille, laquelle, tout effarée du tour que prenait cet échange, s'en alla le porter à Ardashîr. Celui-ci, après avoir lu, baissa la tête vers le sol, où il se mit à écrire de son doigt sans prononcer une seule parole. « Mon enfant, demanda la nourrice, qu'as-tu donc à rester muet, sans préparer de réponse ?

— Mais que dire, bonne mère, répondit le jeune homme, quand elle me menace, quand elle redouble de cruauté et de froideur ?

— Écris-lui pourtant, dis-lui ton désir. Je prendrai, moi, ta défense, et ton cœur ne pourra que connaître le bonheur : car je vous réunirai, sans faute, elle et toi ! »

Ardashîr la remercia de ses bontés, lui baisa les mains, puis écrivit ces vers :

*Ab ! Dieu, ce cœur intraitable à l'amant,  
à son ardent désir de voir celle qu'il aime !  
Mes paupières se blessent à force de pleurer,  
lorsque l'ombre les prend, au plus fort de la nuit.  
Sois généreuse, fais-moi cette faveur, cette aumône ! Pitié pour moi,  
malade de désir, d'être trop loin de toi,  
Moi que le sommeil fuit tout au long de la nuit,  
qui brûle, même ainsi, noyé dans le flot de mes larmes !  
Ne va pas mettre fin aux désirs de ce cœur  
triste, accablé, et qui ne bat que pour l'amour !*

Ardashîr plia le billet, le remit à la vieille femme avec trois cents dinars : « Prends, lui dit-il, c'est pour laver tes mains<sup>7</sup>. » Elle le remercia, lui baisa les mains et s'en fut retrouver la

<i>Notes</i>	957
<i>Les Manuscrits des « Mille et Une Nuits »</i>	1011
<i>Répertoire</i>	1021
<i>Bibliographie</i>	1057

# BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

## LES MILLE ET UNE NUITS

*De la sept cent dix-neuvième  
à la mille et unième nuit*

### *Appendices*

HISTOIRE D'ALADIN,  
OU LA LAMPE MERVEILLEUSE

HISTOIRE D'ALI BABA,  
ET DE QUARANTE VOLEURS,  
EXTERMINÉS PAR UNE ESCLAVE

*Traduction d'Antoine Galland  
(1712 et 1717)*

*Avertissement*

*Notes*

Les manuscrits  
des «Mille et Une Nuits»  
par *Margaret Sironval*

*Répertoire*

*Bibliographie*